

Les enfants juifs revivent leur histoire

Pendant la Seconde Guerre mondiale le château de Beauvouvre près d'Illiers a abrité des enfants juifs. Grâce aux recherches de la fille d'une employée du château et de l'animateur de l'actuel centre médical Jean de Groot, deux anciens pensionnaires étaient dimanche en pèlerinage avec la famille de l'ancien directeur.

EDNA, Paulette, Henri, Marc, Robert, Roland... C'est presque toute une famille presque toute une famille qui se retrouvait avec ses souvenirs un peu partout dans une grande salle au vieux château de Beauvouvre. Campée au milieu d'un parc planté d'arbres centenaires aux essences rares, la veille bâtie est aujourd'hui désaffectée. Elle est devenue un lieu de promenade pour la centaine de pensionnaires du centre médical Jean de Groot. Pendant la seconde guerre mondiale, le château abritait un préventorium pour jeunes garçons appelé «la santé de l'enfance». «Où est le bassin ? Là, il y avait une salle de classe», se souvient Henri Herscovici. Il est arrivé d'Israël voici une semaine, à retrouvé la famille de Paul Coche qui fut directeur de l'établissement. Henri a très rapidement retrouvé la pratique de la langue française.

L'étoile jaune

«Je suis un vrai titi parisien né dans le XII^e arrondissement. Au début de la guerre, mon père a été mobilisé dans un groupement de travailleurs étrangers puis, après l'armistice est entré dans le maquis. A Paris, nous portions l'étoile jaune. En 1942 la mairie du XII^e nous envoie avec mon frère André au château de Beauvouvre. J'ai 11 ans, mon frère 9. Maman reste à Paris avec mes deux sœurs âgées de 2 et 4 ans. Nous avons reçu une lettre d'une voisine nous demandant de ne pas rentrer. Notre mère et nos deux petites sœurs ont été rafélées par la police française, internées à Drancy puis déportées et gazées à Auschwitz», raconte, ému, Henri Herscovici aujourd'hui âgé de 69 ans. Informé par une annonce parue dans une revue juive,



ILLIERS, HIER AU CHATEAU DE BEAUVOUVRÉ. - Tout comme pendant la Seconde Guerre mondiale dimanche une séance de pose photos devant le château de Beauvouvre. De gauche à droite : au premier rang, Marc Burtin, un enfant juif abrité à Beauvouvre, Paulette Coche, la fille du directeur du château et qui fut ici secrétaire, Edna Fainaru-Peyrat dont les recherches sont à l'origine de ces retrouvailles ; Henri Herscovici, venu d'Israël pour retrouver ses amis d'enfance, une petite fille de Paul Coche, Bob Koubbi, animateur du centre et historien des lieux, un médecin rééducateur. Au second plan, Robert Coche, le frère de Paulette, Roland Coche qui séjourna sur place avec son père Charles, le frère du directeur et une petite-fille Coche.

Marc Burtin, 67 ans, retrouvait hier en fin de matinée Henri et les parents et descendants de Paul Coche. «Je ne me souviens pas de Henri. C'était il y tellement longtemps. J'avais 9 ans. Je suis arrivé là à la fin 1942 par l'intermédiaire de l'hôpital des enfants malades Necker dirigé par le professeur Débré. Il avait établi un certificat médical pour insuffisance pulmonaire. Il devait y avoir une filière discrètement organisée de Paris vers Beauvouvre. Ma mère venait me voir non sans difficultés car la gare était éloignée. Des amis catholiques avaient prêté des papiers à ma famille. Nous étions un groupe d'une dizaine d'enfants juifs encadrés par Lilli Kaminski, juive elle aussi. Après la Libération, j'ai regagné Paris. A l'époque, nous étions jeunes et nous ne nous rendions pas compte de tout ce qui se passer autour de nous».

Paul Coche

Mais tous se souviennent de l'ancien directeur Paul Coche. En 1940, l'armée allemande occupe son préventorium «la santé de l'Enfance» installé à Merlimont-Plage

dans le Pas-de-Calais. De 1941 à 1944, l'établissement est rapatrié à Beauvouvre et héberge une centaine d'enfants de la région parisienne ayant besoin d'air frais et de bonne nourriture. «Toute la famille avait un cœur en or et il fallait beaucoup de courage pour nous cacher», estime Henri Herscovici. Photogra-

phies jaunies, vieux documents, échanges de souvenirs, visite du château... Le passé resurgit. Un voyage dans le temps rendu possible par les recherches de la fille de Lilli Kaminski, Edna Fainaru-Peyrat et par celles de Bob Koubbi, animateur du centre médical (L'Écho du 23 juin). «Je suis en train

de monter un dossier pour que Paul Coche et ses descendants puissent être reconnus comme des Justes ayant donc sauvés des enfants juifs des Nazis», annonce Juliette Clément, qui effectue depuis trois ans des recherches sur les juifs d'Eure-et-Loir.

PATRICK LAGE

Des filières vers la Palestine

Henri Herscovici et son frère Paul, vivant aujourd'hui aux Etats-Unis, voient les Américains arriver à Beauvouvre en 1944. Démobilisé, leur père leur rend visite puis au bout de quelques mois ils sont placés dans une maison pour enfants juifs orphelins à Jouy-en-Josas. «En 1947, mon père a décidé que nous devions partir en Palestine alors sous mandat britannique. Il fallait rejoindre un bateau dans le port de Sète. C'était une embarcation à fond plat, acheté aux Etats-Unis. Cela deviendra l'«Exodus». Il sera radicalement transformé avec l'installation de plusieurs niveaux où s'entasseront 4500 personnes de tous les âges volontaires pour aller en Palestine. En pleine grève, nous gagnerons Sète à bord d'un convoi de plus de 150 camions bâchés pour échapper à la vigilance des espions anglais», se souvient Henri. Après bien des difficultés, le navire gagne les eaux interna-

tionales, pris en chasse par les Britanniques, il est attaqué en mer, pris d'assaut dans le port d'Haifa. Ses occupant sont répartis dans des bateaux prisonniers revenant vers l'Europe, de retour en France, ils refusent de débarquer. Les Britanniques leur font remonter le littoral jusqu'en Allemagne à Hambourg où ils sont placés dans des camps. L'exodus soulève un tollé international. «A partir de Hambourg, des filières se mettent en place pour gagner la Palestine. Pour ma part j'ai réussi à la gagner avec un passeport. Cette aventure a duré 10 mois». En Israël, Henri travaillera dans les chantiers agricoles puis, pendant 27 ans, dans une usine d'engrais. A la maison, il est le seul à parler encore le français grâce notamment aux chaînes de télévision.